

ENTREVUE AVEC STÉPHANE OUELLET, PAPA DE MYRIAM

Pour moi, c'était ma fille

Stéphane, tu as consenti à nous introduire dans ton expérience de père, consécutive à la mortinaissance de ta fille Myriam. C'est avec beaucoup de reconnaissance et de respect que nous accueillons ton récit. Au nom de nos lecteurs, merci.

Sabrina et moi nous sommes mariés en 2009. Avec les années, Sabrina a dû prendre de la médication pour pouvoir devenir enceinte. C'était quand même assez compliqué. Il fallait, par exemple, qu'elle prenne sa température tous les jours. Quand elle est devenue enceinte après une année, nous étions évidemment très heureux.

Durant sa grossesse, elle voulait tout faire bien. Elle a fait tout ce qu'il fallait faire. Elle a pris les vitamines nécessaires. Elle a même suivi une formation pour être capable d'accoucher naturellement et que ça se passe bien. Nous avons un suivi extraordinaire par un gynécologue obstétricien, un homme d'un grand calme, très gentil et très compétent. C'était une grossesse presque parfaite.

Nous sommes allés voir le médecin à sa clinique pour un contrôle le vendredi (9 septembre 2011). Tout allait bien. Le cœur du bébé battait très bien. Sabrina est franco-canadienne. Ses parents étaient venus de France pour l'accouchement. Étant donné qu'elle avait déjà dépassé le terme, il avait été décidé qu'elle serait déclenchée le lundi suivant.

Le lendemain, le samedi, elle a eu un prétravail. Elle a commencé à avoir des contractions. Nous avons appelé à l'hôpital. Selon le protocole, on lui a proposé de prendre un bain chaud. « Si les contractions passent, attendez demain soir pour venir à l'hôpital. Si ça ne passe pas, présentez-vous. »

Après avoir pris un bain, les contractions ont cessé. Tout semblait normal. Sabrina n'a rien mentionné de particulier. Elle ne m'a pas dit ce qu'elle m'a dit par la suite: elle n'avait pas beaucoup senti bouger le bébé.

Le dimanche, la journée se passe normalement. Elle prépare ses bagages et moi aussi, je prépare mes petites choses. Nous devions entrer à l'hôpital aux alentours de 19 h, le dimanche, pour la préparation en vue du déclenchement prévu pour le lendemain.

Nous arrivons à l'hôpital. L'infirmière vient faire un premier *monitoring* fœtal. Quelques minutes passent. Elle ne dit rien. Elle va chercher une de ses collègues. La collègue passe de nouveau l'appareil pour faire juste un *monitoring* du rythme cardiaque. Après quelques minutes, elle aussi s'en va. Elle revient avec un appareil d'échographie. Mais cette fois-ci, c'est la gynécologue obstétricienne qui est là. Elle commence à faire l'examen. Puis, après quelques minutes, elle dit: « Madame Courant, je suis désolée, votre bébé est mort. »

Ç'a été un choc terrible! On nous dit qu'il fallait qu'il y ait des examens pour savoir ce qui s'est passé. On nous dit aussi: « Vous pouvez retourner chez vous et revenir demain matin ». Nous ne pouvions pas croire que nous irions chez nous, que nous devrions endurer tout cela toute la nuit chez nous. Nous avons décidé de rester là.

Le personnel infirmier s'est assuré que nous étions correctement installés. Ils ont fermé la porte. Ils ont mis une petite pancarte avec un papillon. Cela voulait dire: « On ne dérange pas ».

Ç'a été, pour moi et Sabrina, la nuit sans doute la plus difficile de notre vie. Nous avons pleuré beaucoup. Nous n'avons presque pas dormi. Nous étions

complètement en état de choc. Ça faisait tellement mal ! Ça a été une nuit d'enfer. Nous étions complètement désemparés à ce moment-là.

Nous avons commencé à faire tous les scénarios possibles et inimaginables. Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce que c'est de notre faute ? C'est de la faute à qui ? Comme ma femme dit : « Dans notre cas, c'est la faute à *Pas de chance* ».

Ce qui a été difficile pour moi, en plus de ma propre peine, c'était de voir ma femme souffrir comme ça. Elle portait notre enfant. Il était dans son ventre, mais il était mort. Ce qui a été aussi difficile, c'est que, pendant la nuit, il y a eu plusieurs accouchements. Puis au bout des accouchements, on entendait les pleurs des enfants.

C'est resté gravé en toi...

Ça reste gravé pour la vie. Pour nous autres, ça n'arriverait pas. Tu commences à t'en vouloir. La veille, il me semble que j'aurais dû insister davantage pour qu'elle aille à l'hôpital. J'aurais dû en faire plus. Mais en même temps, c'était le protocole. Ils font toujours ça comme ça. Ce n'est pas une erreur en soi.

Tout le monde l'attendait. J'ai appelé les parents de Sabrina. Ils étaient venus de France pour l'accouchement. Nous avions planifié le déclenchement justement pendant la période où ils étaient avec nous.

Le gynécologue obstétricien qui avait suivi Sabrina, même s'il ne travaillait pas ce jour-là, s'est déplacé pour venir nous voir. Ça nous a quand même réconfortés. Il était avec nous. Il a été correct. Il a repassé le dossier au complet pour voir s'il n'avait pas manqué quelque chose. Ce n'est la faute de personne. Ils ont cherché à savoir ce qui s'était passé. Pourquoi est-elle morte ? On ne le sait pas vraiment.

Le lendemain, Sabrina a eu une échographie et une amniocentèse. C'est à ce moment seulement que nous avons appris que nous avons une fille. Nous voulions garder la surprise. Puis, ils ont induit le déclenchement par la médication. Le bébé est sorti après 12 heures de travail. On lui a donné le nom de Myriam.

C'était une très belle fille, un gros bébé, très bien développée, très belle.

Après avoir pleuré toutes les larmes de notre corps la nuit d'avant, puis dans la journée, quand le moment de l'accouchement est arrivé, la sérénité régnait dans la chambre. C'était un moment de grâce pareil. Nous avons été forts à ce moment-là.

Quand Myriam est sortie, ce que nous avons trouvé très lourd, pour un court moment, c'était le silence. D'habitude, quand un enfant sort, il se met à pleurer pour respirer.

Sabrina était complètement exténuée. Elle n'avait plus du tout de force. Ils lui ont donné un antibiotique. Elle n'était même plus capable de prendre sa fille. C'est moi qui lui ai mis sur elle et qui la tenais.

Elle s'est reposée un peu pendant que je m'occupais de Myriam. Une infirmière a lavé Myriam. C'est moi qui l'ai habillée. Je lui ai mis son petit pyjama et sa petite tuque. On l'a gardée. On est resté avec elle quelques heures.

On a appelé la famille. Ma mère est venue avec mon frère ainsi que les parents de Sabrina. Je trouvais important qu'ils puissent la voir, qu'ils puissent la prendre dans leurs bras. C'était leur petite-fille. Je voulais qu'on prenne le temps de vivre ces moments. Tout le monde la trouvait très belle. Je pense qu'ils ont tout de même apprécié ce moment-là.

Ensuite, quand ils sont partis, nous sommes restés encore avec elle.

J'avais apporté mon appareil photo pour l'événement heureux. C'est moi qui ai pris les photos de Myriam, parce que, dans le fond, le seul souvenir que j'ai de la grossesse, à part d'avoir vu la grosse bedaine de ma femme, de l'avoir sentie, ce sont les photos que j'ai.

Sur le mur, à côté de notre chambre, la photo de Myriam est à côté de celles des autres membres de la famille.

J'ai essayé de prendre le plus de photos possible. On a pris une couette de ses cheveux qu'on a gardée. Plus tard, la responsable de la fondation *J'allume une étoile*¹ a fait un beau travail en retouchant gracieusement les photos. Pour nous, c'était important de mettre en valeur notre enfant sur une photo.

Est-ce que la sérénité était encore là lorsque tu prenais ces photos ?

J'étais sous l'effet de l'adrénaline quand même. Je me suis longtemps demandé si un jour je serais un bon père. Quand je l'ai vue, même si elle était décédée, pour moi, c'était le même effet que si elle était vivante. Pour moi, c'était ma fille. Tout de suite, je suis tombé en amour avec elle, au premier regard. Ça m'a beaucoup réconforté dans un certain sens. J'étais juste content d'être avec elle, d'en prendre soin.

Puis quand ce fut le temps, on l'a laissée aller. Sabrina s'est reposée. Elle a dormi toute la nuit. Elle a bien dormi.

Ensuite, nous l'avons annoncé à tout le monde, à notre famille. Comme quand on tire une roche dans l'eau, ça fait des vagues, des ondes. Ça touche tout le monde.

Avez-vous demandé de l'aide ?

Je voulais nous donner les meilleures chances de nous en sortir.

Nous connaissions des personnes qui avaient vécu la même chose que nous. Mais eux, ils ont voulu oublier le plus rapidement possible. Nous nous sommes dit : « Prenons le temps ». Je savais que c'était important de vivre notre deuil.

J'avais beaucoup de notions théoriques. Nous avons rencontré une agente de pastorale. Je ne savais pas ce que je voulais particulièrement. « Je ne sais pas. Je veux juste vous prévenir que nous avons perdu notre petite fille. » Nous avons aussi rencontré la travailleuse sociale. C'est elle qui nous a remis le dépliant des *Perséides*².

J'étais un peu abasourdi. Je dirais que comme un gars, comme un père aussi, j'étais en mode recherche de solutions.

À l'hôpital, ils ont été délicats, empathiques, vraiment gentils. Mais les accouchements, c'est un feu roulant. Je leur lève mon chapeau. C'est à toute heure du jour et de la nuit.

Donc le lendemain, nous sommes de retour à la maison. Quand nous sommes arrivés à la maison, Sabrina tenait à se recueillir dans la chambre que nous avions préparée pour elle. Elle tenait à ça. Moi aussi, j'y suis allé, mais je trouvais cela difficile, j'avais de la difficulté. Nous nous prenions dans nos bras.

J'aurais aimé ça en faire plus pour elle. Mais en même temps, j'avais ma propre peine à vivre aussi. J'ai toujours su quand même que c'était peut-être plus difficile pour elle, parce que c'était sa chair. Elle l'a portée en elle. J'avais de la peine pour ma fille. J'avais de la peine pour moi. J'avais de la peine pour ma femme aussi.

Quels rites avez-vous choisi de vivre suite au décès ?

Nous avons planifié les funérailles avec l'entreprise funéraire. Elle a été exposée, cercueil fermé, à Québec. Nous avons fait une cérémonie des anges dans notre paroisse, le samedi 17 septembre.

Quelques jours plus tard, le mardi 21 septembre, nous l'avons amenée au cimetière de Baie-Saint-Paul où elle a été enterrée dans le lot familial. Son nom est inscrit sur la pierre tombale. Chaque année, nous y allons en famille.

Ce fut une expérience très intense. Ça faisait drôle d'accueillir tout le monde au salon. Même si elle était mort-née, pour nous, elle a vécu quand même.

Dans les premiers temps, ma femme me trouvait très fort, parce que c'est pas mal moi qui ai fait les téléphones pour préparer la cérémonie, même si Sabrina était impliquée également. J'ai averti la famille et nous avons accueilli beaucoup de monde au salon.

Est-ce que quelqu'un s'occupait de ta peine à toi ? Est-ce qu'il y a eu des proches, des amis des gens qui se sont occupés de toi ?

Je pense que, dans l'ensemble, les gens avaient plus de sensibilité pour la mère. Moi-même, je trouvais que c'était normal, parce que c'est elle qui l'avait portée. J'aurais peut-être aimé plus de support, mais une fois les funérailles terminées, nous nous sommes

1. Leur mission : offrir gracieusement un service de photographies professionnelles aux parents qui sont confrontés au décès prématuré d'un enfant, qu'il s'agisse d'un décès à la naissance, in utero ou en contexte de soins palliatifs ou néonataux.
2. Les *Perséides* est un service communautaire pour les parents et leurs proches ayant vécu un deuil périnatal, c'est-à-dire ayant perdu un enfant à la naissance, par fausse couche, interruption de grossesse, grossesse ectopique, ou encore dans sa première année de vie.

retrouvés à la maison, tous les deux, seuls, mais vraiment seuls.

Heureusement que les parents de Sabrina sont restés avec nous quelques jours encore. Au moins, on a eu ce support. Ils sont restés une semaine après l'enterrement à Baie-St-Paul.

Et la vie continue...

Après notre sortie de l'hôpital, moi, j'étais encore en mode recherche de solution. Essayer au niveau de ma tête de faire les bonnes choses, de prendre les bonnes décisions, de vivre le mieux possible le deuil pour qu'on puisse s'en sortir le plus rapidement possible.

Nous sommes allés au CLSC, mais pour notre situation, ils avaient moins de choses à nous offrir.

L'année qui a suivi le décès de Myriam, Sabrina a complété un doctorat. Nous avons des plans. Nous voulions avoir trois enfants, dont une fille. Nous avons deux beaux garçons maintenant. Myriam est la fille que nous voulions avoir. Nous aurions aimé en avoir un quatrième. Mais j'ai été diagnostiqué d'un grave cancer qui a demandé des traitements intenses. Le cancer a fait qu'on a arrêté notre famille.

Mais autrement, la vie reprend. La vie va vite et le retour à la normale pour les gens autour de nous se fait beaucoup plus rapidement que nous.

C'est ça qui est difficile à comprendre pour les gens, parce qu'ils disent : « Vous allez vous en faire d'autres, il faut que vous en reveniez, c'est un deuil. »

Ce que j'ai appris avec les *Perséides*, c'est que ce n'est pas un deuil comme les autres. C'est un deuil qui fait en sorte que tu peux être bien un certain temps. Tout d'un coup, tu te remets à ressentir les émotions comme si ça venait juste de se passer. La peine peut revenir.

Moi, je me souviens d'avoir pleuré au début, pas nécessairement aux funérailles, alors que tu es encore sous l'effet de l'adrénaline. Plusieurs semaines, plusieurs mois après, raconter l'événement puis avoir le goût de pleurer encore.

Donc on a cheminé avec les *Perséides*, à raison d'une fois par mois, pendant un an, le cycle complet.

Ça a beaucoup aidé Sabrina. Moi, personnellement, ça m'a aidé aussi. Mais au départ, je trouvais ça difficile. En même temps que ça me faisait du bien d'en parler, entendre l'histoire des autres me bouleversait beaucoup. Quand je revenais le soir, j'étais un peu bouleversé. Au bout d'une année, j'ai été obligé de prendre mes distances.

Avez-vous vécu du ressentiment ?

Chaque histoire est différente. C'est sûr que nous nous sommes posé beaucoup de questions. Mais à un moment donné, nous avons arrêté de nous poser des questions. C'est un accident de la vie. C'est arrivé à notre fille. Au niveau du couple, ça ne nous a pas éloignés. Ça n'a pas brisé notre couple. Il y a tellement de situations différentes que c'est difficile de comparer quoi que ce soit.

Pour nous, ça a été tellement compliqué d'avoir un enfant que nous étions parfois frustrés devant certaines situations autour de nous. Tout semblait tellement facile pour certains. Nous avons eu d'autres épreuves, entre autres mon cancer. Ça devenait frustrant d'avoir toutes ces épreuves.

Au niveau de mon employeur, j'ai eu droit à deux jours de congé seulement. Il n'y a pas de congé de paternité parentale pour les deuils. Après je ne suis pas rentré travailler. J'ai été en congé de maladie pendant six semaines. Je ne pouvais pas travailler.

Quand j'ai recommencé à travailler, il est arrivé des événements où je n'étais pas encore tout à fait opérationnel dans mon domaine. Je n'avais pas d'empathie de la part de mes collègues. « C'est un deuil. La vie normale reprend. On passe à autre chose. » Après un événement, mon patron me dit : « Ça fait assez longtemps que je te couve. Il va falloir que tu prennes tes responsabilités. » Ça m'a profondément blessé.

Est-ce que ta spiritualité et celle de Sabrina vous ont aidés à vivre cette épreuve ?

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été un croyant pratiquant, élevé dans la foi catholique. Quand c'est arrivé, autant ma femme que moi, des gens nous ont dit : « C'est injuste que Dieu vous ait

fait subir une telle épreuve. Vous êtes forts, vous allez vous en sortir.»

Parce que ce n'est pas Dieu... C'est un accident... les lois de la nature... les lois de la vie. Dieu... Oui, nous étions quand même un peu révoltés, parce que nous étions de bons croyants pratiquants. Mais il n'y a personne qui est à l'abri des épreuves de la vie, de la mort, de la maladie.

Nous avons eu plutôt l'impression que Dieu nous a supportés, que notre foi nous a permis de passer à travers. Alors que parfois il y a des bouts qui étaient insupportables au niveau du chagrin et de la douleur. Mais ça n'a jamais remis en question notre foi quand même.

C'est vrai que ça nous amène à nous questionner: «Pourquoi moi»? Mais en même temps, nous avons une foi assez mature pour nous dire: «Le Seigneur est juste là pour nous supporter.»

Je tenais à parler de mes valeurs, parce qu'au niveau de la foi, la majorité des gens que nous avons côtoyés n'avaient pas cette foi.

En tout cas, si la foi est une béquille, c'est une maudite belle béquille! Parce que s'il n'y a pas d'espérance, tout ça n'a aucun sens. Nous avons l'espérance que notre fille grandit au ciel et qu'un jour nous allons possiblement la revoir. C'est la foi que nous avons, l'espérance.

Myriam est toujours ta fille. Père toujours...

Au risque de créer quelques malaises, parfois quand les gens me demandent combien j'ai d'enfants, je dis toujours que j'en ai trois, dont deux vivants, puis une qui est décédée. Je ne peux pas m'empêcher. Pour moi, nous en avons trois.

Ça nous habite. Il n'y a pas une journée qu'on n'y pense pas.

J'avoue qu'avec les dernières années, on dirait que je suis de plus en plus sensible. Les histoires tristes, les histoires des autres, ça me remet tout le temps là-dedans. Ça me chamboule. Depuis deux ou trois jours, je suis chamboulé un peu parce que je savais que j'allais en parler ce soir. En même temps, c'est une bonne chose.

Pour ma femme, s'impliquer dans les *Perséides*, c'est comme si elle s'occupait de sa fille. Ça permet de garder la mémoire de sa fille vivante. Elle est forte. Chaque jour, elle entend des histoires tristes. On dirait que ça la nourrit. Elle va écouter des histoires de mamans. Elle a une force extraordinaire.

Je me rends compte qu'au niveau de ma tête, au niveau intellectuel, j'ai vécu mon deuil. Mais il y a comme une partie de moi qui est décédée avec elle.

À cause du cancer, une journée à la fois. J'ai beaucoup de difficulté à me projeter dans l'avenir.

Avez-vous des occasions particulières de vous souvenir d'elle?

Il y a la Fête des anges à l'occasion de la Journée internationale du deuil périnatal. La journée de la fête des Mères, il y a une marche organisée par les *Perséides*.

Chaque année, à l'occasion de l'anniversaire de Myriam, nous avons un gâteau avec une bougie que nous soufflons avec les enfants. «C'est l'anniversaire de votre sœur». Nous allumons son cierge. Nous faisons une prière.

Je crois que vous vous êtes impliqués dans les Perséides. Comment ça se passe pour toi?

Dans les activités, je trouve difficile d'entendre les récits. En même temps, j'ai vu qu'avec certains papas, on se rejoignait beaucoup dans les récits, sur la façon dont ils vivaient ça. Ce n'est pas toujours au même niveau le papa et la maman. Moi, j'étais fort au début. Après ça, je pense que ça m'a rattrapé plus tard. Comme si à partir du décès de Myriam, il y a toujours eu des épreuves dans la vie qui ont fait en sorte que ça ne lâche pas trop.

Quand tu vis un deuil comme ça, tu deviens tellement impuissant de ce qui s'est passé. Tu aimerais ça en faire plus. Tu aimerais que les choses soient autrement. C'est comme la maladie. Tu es impuissant.

La vie, c'est un grand mystère. Je vis du mieux que je peux. La vie continue. Nous essayons de réussir notre vie du mieux que nous pouvons, avec nos limites. La vie est difficile pour tout le monde.

Merci infiniment, Stéphane, de ton partage. Je joins au texte de l'entrevue un message écrit par Sabrina à l'attention de Myriam.

Parce que tu vis toujours dans nos cœurs

Sabrina Courant Épouse Ouellet, mardi 11 septembre 2018

Voilà, on y est... le 11 et le 12 septembre... chaque année, nous revivons en boucle la chaîne d'événements... comme un film qui se déroule devant nos yeux et auquel on assiste, impuissants...

Myriam, ma petite fille, il y a 7 ans, Papa et Maman apprenaient que l'enfant qu'ils devaient accueillir le lendemain n'était plus. À ce moment-là, nous ne savions pas que tu étais une petite fille. Ton surnom, c'était Alien.! Nous étions arrivés tous contents à l'hôpital Saint-François d'Assise 1 h 30 plus tôt. On s'était dit que pour la dernière fois avant un bout, on allait mettre la musique à fond dans la voiture... et on avait chanté à tue-tête sur la «tune» de l'été *I Gotta Feeling* des Black Eyed Peas. Ça ne t'étonnera pas si je te dis que depuis, cette chanson n'a plus tout à fait la même saveur...

Et puis il y a eu l'arrivée, l'installation dans la chambre et la pause de l'habituel doppler pour voir comment tu allais. Et ce silence terrible. L'infirmière qui cherche et ne trouve pas. Qui va chercher une collègue, qui ne trouve pas non plus. On me bouge, on me palpe le ventre pour te faire réagir. Et ce même silence, de plus en plus profond. On nous amène un appareil d'échographie pour faire une «vérification de routine». Et puis les deux infirmières qui s'en vont pour revenir avec l'obstétricienne. Mais moi, je savais déjà. La biologiste que je suis l'avait vu. La cavité cardiaque ne bougeait pas, on ne voyait pas les ventricules bouger. L'obstétricienne refait l'échographie et prononce les mots fatidiques qui scellaient à jamais ta destinée: «Madame Courant, je suis désolée, votre bébé est mort»...

Que te dire sur notre douleur, sur notre incompréhension, sur notre colère, sur notre tristesse? Tu étais déjà là, lumineuse autour de nous. Tu as vu notre souffrance, tu as crié et pleuré avec nous... On a chéri cette dernière nuit avec toi, encore bien au chaud dans mon ventre et on s'est préparé à t'accueillir, le lendemain. Tu sais combien cette nuit a été salutaire: comment ta maman est passée de la plus dure des jalousies à entendre les premiers cris des autres bébés qui naissaient cette nuit-là, à la satisfaction de les entendre le matin parce que ça voulait dire que toutes ces mamans-là n'avaient pas à subir cette épreuve...

Aujourd'hui et demain, nous allons chérir les moments magnifiques du 12 septembre 22 h 27, où nous avons eu la chance de te découvrir, de te prendre dans nos bras, de t'embrasser. Malgré les traces que la mortinaiissance commençait à laisser déjà, tu étais belle, ma chérie. Entre toi et nous, ça a été le coup de foudre... Je me souviens de tes grandes mains, de tes grands pieds et surtout de la douceur de ton front. Je me souviens de l'amour qui régnait dans cette pièce, où ta grand-maman, tes grands-parents venus de France et ton oncle sont venus te rencontrer et te bercer. Je me souviens aussi du déchirement que j'ai ressenti quand il a fallu te laisser partir... Je le savais, ma chérie, qu'il fallait te redonner aux infirmières. Mais si tu savais combien mon cœur s'est fendu en deux! Tu as emporté avec toi cette nuit-là une partie de moi-même...

Alors ce soir, je pleure. Parce que 7 ans après, c'est toujours aussi difficile. Et peut-être plus encore cette année. Car ma chérie, compte tenu de la récurrence du cancer de ton papa, nous avons décidé que la famille s'arrêtait. Alors pour Papa et Maman, outre ton anniversaire, c'est aussi de vivre les deux derniers deuils qu'ils n'ont pas encore vécus: celui de ne pas avoir 3 enfants en vie et celui de ne pas avoir de petite fille en vie. Et à ces deux deuils s'en ajoute un troisième pour moi: celui de ne plus jamais porter d'enfant de ma vie de femme. Alors oui, je vais l'avouer, ce sont des journées difficiles, car ton absence est encore plus cruelle cette année...

Nous allons passer à travers de ces deux journées, comme d'habitude. On est fait pas mal forts, Papa et moi, et tu le sais. Et ne t'inquiète pas, nous viendrons très bientôt à Baie-Saint-Paul fêter ton anniversaire et souffler ta 7^e bougie au cimetière. Tes petits frères ont bien hâte de te célébrer comme il se doit.

Nous ne t'oublions pas, ma petite fille, car nos cœurs sont à jamais ton berceau...

Je t'aime Myriam...

Ta Maman